

Minorités linguistiques et société Linguistic Minorities and Society



À l'ombre de la langue légitime : l'Acadie dans la francophonie, Annette Boudreau. Paris, Classiques Garnier, 2016, 297 p., coll. « Linguistique variationnelle »

Karine Gauvin

Numéro 10, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1054104ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1054104ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques / Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities

ISSN

1927-8632 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gauvin, K. (2018). Compte rendu de [*À l'ombre de la langue légitime : l'Acadie dans la francophonie*, Annette Boudreau. Paris, Classiques Garnier, 2016, 297 p., coll. « Linguistique variationnelle »]. *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, (10), 244–247.
<https://doi.org/10.7202/1054104ar>



Compte rendu

À l'ombre de la langue légitime : l'Acadie dans la francophonie

Annette BOUDREAU. Paris, Classiques Garnier, 2016, 297 p.,
coll. « Linguistique variationnelle ».

Par Karine Gauvin

Université de Moncton

« Comment peut-on être francophone autrement ? » Voilà la question à laquelle répond de façon magistrale la linguiste acadienne Annette Boudreau dans ce livre qui jette un éclairage à la fois sur les « mécanismes de production du discours sur la langue » et sur les « stratégies mises en œuvre pour définir la francité en milieu minoritaire » (p. 15) des locuteurs francophones de l'Acadie des Maritimes. Cette auto-analyse (au sens de Bourdieu) propose une lecture réflexive du rôle du chercheur dans la construction du savoir sur sa communauté. Cette forme d'engagement personnel s'inscrit dans le champ de la sociolinguistique critique, plus précisément dans l'analyse des idéologies et des représentations linguistiques.

Le livre est rédigé à la première personne, ce qui donne à l'auteure l'espace voulu pour expliquer le rôle joué par sa trajectoire personnelle dans l'élaboration de sa conception de la langue à partir des fondements linguistiques qui lui ont servi tout au long de sa carrière et qu'elle a, en retour, contribué à forger. Annette Boudreau est une linguiste réputée – ses travaux sur le terrain, ses nombreuses réflexions et ses interventions auprès du public font d'elle une figure bien connue dans le milieu universitaire francophone à l'échelle mondiale. La rigueur de ses contributions n'est plus à démontrer et l'aisance avec laquelle elle transmet ses connaissances est l'une de ses plus grandes qualités. Cet ouvrage avance une réflexion fine et nuancée sur « la confrontation permanente de [l'engagement personnel de Boudreau] aux développements théoriques et méthodologiques qu'a connus la sociolinguistique au tournant des XX^e et XXI^e siècles » (propos de la préface signée par le linguiste belge Michel Francard, p. 7).

L'attachement de l'auteure à sa langue et à sa communauté transparait en filigrane à travers l'affluence des notions qui sont ici avancées et explicitées. Le premier chapitre, intitulé « Pour mieux comprendre », revient sur la façon dont le peuple acadien est dominé sur le plan langagier : domination dans son rapport à l'anglais, mais aussi par l'idéologie du standard, c'est-à-dire la survalorisation de la langue standard, idéologie qui est répandue dans la francophonie et qui a pour conséquence, dans certains milieux, de laisser croire que les francophones du Canada parleraient mal le français et que les Français seraient les seuls à s'exprimer correctement (p. 36). Le chapitre suivant illustre cette conception en montrant comment l'auteure elle-même l'avait pour un temps intégrée et intériorisée : « Retour à Moncton » est sans aucun doute le chapitre le plus marquant de l'ouvrage par la finesse de l'analyse et l'empathie qui s'en dégage. Détaillant les éléments de la honte collective qui habitait les Acadiens (et qui les habite encore), Boudreau raconte comment ses parents, invités à un repas de famille chez des « Français de France », étaient anxieux et en étaient restés largement muets. Cette forme de dépossession de sa langue a cristallisé dans l'esprit de l'auteure une « intériorisation d'un sentiment d'infériorité qui les privait de tous leurs moyens » (p. 54), sentiment généralisé dans la communauté.

Le chercheur est aussi un citoyen dans sa communauté. « Positionnement du chercheur et construction du savoir en milieu minoritaire » interroge les effets des analyses menées par les spécialistes dans le domaine de la sociolinguistique critique. La posture du chercheur, qu'on a longtemps pensée neutre, peut au contraire contribuer à créer, à maintenir ou à défaire certaines idéologies linguistiques auprès des populations étudiées. Le chercheur participe ainsi à la construction de l'image qu'entretiennent les membres d'une communauté d'eux-mêmes et des autres en mettant en scène leur(s) langue(s) et leurs pratiques, et aussi à la diffusion de cette image dans les autres communautés. Corollaire du précédent, le chapitre suivant aborde les enjeux liés à la transcription des entretiens réalisés. La représentation écrite de propos qui ont été dits porte souvent à confusion chez les gens qui ne sont pas habitués à lire l'oral (p. 102). Les aménagements du texte consentis afin de rendre le plus fidèlement les propos des locuteurs ne sont pas anodins : en raison de la valorisation de l'écrit dans notre société, le parler « ordinaire » est souvent considéré comme une version inférieure ou dégradée de la langue écrite. L'auteure rappelle qu'une transcription qui relève tous les traits qui s'écartent de l'écrit revient le plus souvent à stigmatiser davantage la langue des Acadiens.

Les questions que nous venons d'évoquer sont récurrentes dans l'ensemble des travaux menés par la linguiste tout au long de sa carrière. « De l'analyse de l'insécurité linguistique à l'analyse du discours » présente les éléments-clefs de l'analyse des phénomènes dont Annette Boudreau a été une figure pionnière en Acadie : ce sont en effet ses travaux sur ce thème qui ont ouvert la voie à la sociolinguistique à l'Université de Moncton. Si les concepts liés à l'insécurité linguistique semblent aujourd'hui aller de soi, c'était loin d'être le cas au tournant

des années 1990. Les enquêtes de terrain de Boudreau ont démontré que les jeunes issus « de milieux minoritaires avaient tendance à dévaloriser fortement leurs pratiques, surtout celles qu'ils étiquetaient comme étant un “mélange de langues” » (p. 114). L'emploi du nom *chiac* pour désigner ce « mélange de langues » a mené l'auteure à se pencher sur le rôle de la nomination des groupes et des langues dans l'analyse de leurs idéologies linguistiques. Ce positionnement dépasse le seul cadre de l'Acadie et interpelle également les autres locuteurs francophones au Canada, l'altérité étant généralement signalée par des remarques « sur [leur] accent » (p. 136).

Les chapitres suivants retracent d'autres apports des travaux de l'auteure menés sur le terrain à la réflexion théorique en sociolinguistique. Par exemple, l'étude de la langue comme pratique sociale (et non plus de la langue comme objet d'étude) a permis de faire la lumière sur les discours dominants dans la « francité canadienne ». Cette entreprise, réalisée avec d'autres chercheurs réputés en sociolinguistique canadienne (dont Monica Heller, de l'Université de Toronto), a ainsi étudié les discours dominants circulant sur le terrain acadien, afin de les comprendre et de les déconstruire. Les concepts de « fierté » et de « profit » (p. 185), directement liés à celui de l'« authenticité », mobilisent les composantes d'un discours économique et mondialisant et « met[tent] l'accent sur la plus-value rattachée à l'unicité, voire à l'*authenticité* d'un produit » (p. 185). Les éléments linguistiques différenciateurs sont ici mobilisés par différents acteurs de la communauté afin de définir l'identité de celle-ci et de montrer sa distinction. Le profit provient de la capacité de faire valoir la singularité de ses pratiques sur le marché touristique et culturel. Sur ce dernier plan, Boudreau s'intéresse aux rôles de divers artistes dans la construction d'une certaine forme d'authenticité et, plus largement, dans l'entreprise de légitimation du français acadien et donc de la communauté acadienne. Elle examine d'abord l'effet de certaines œuvres d'écrivains acadiens bien connus dans le milieu, soit Antonine Maillet, Gérald Leblanc et France Daigle. À travers les articles et les pièces d'opinion publiés dans les journaux de l'époque, elle examine aussi comment la production de deux films, *L'Acadie, l'Acadie!?!?* (1971) et *l'Éloge du chiac* (1969), a su provoquer au sein de la communauté acadienne une forme de conscientisation collective. Ces documentaires, diffusés à l'échelle nationale, ont alimenté les discussions sur les « inégalités sociales rattachées aux pratiques langagières » (p. 227) et continuent, même à ce jour, à nourrir les débats. Cette mise en scène du vernaculaire sera reprise par des artistes de la scène musicale (comme Lisa LeBlanc ou Les Hay Babies) qui, « contrairement à ce qui aurait été le cas dans le passé, ne ressentent pas le besoin de s'expliquer ou de justifier leur choix de langue » (p. 253).

Cette contribution importante à la linguistique en Acadie est une rareté dans le genre dans la francophonie nord-américaine. Tirant profit à la fois de son expérience vécue et de ses connaissances acquises sur le terrain, l'auteure donne à tous ces Acadiens et à toutes ces Acadiennes les mots pour raconter leur identité. À titre personnel et en tant qu'Acadienne,

membre d'un peuple longtemps opprimé et même complice dans cette conception négative de lui-même et de sa langue (puisqu'il s'agit bien ici d'une forme d'oppression consentie), je ne peux que la remercier.

Karine Gauvin

karine.gauvin@umoncton.ca